

Autre temps, autre humeur **Un vieux collaborateur revient sur un texte de jeunesse**

Normand Renaud

Number 100, January 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/41650ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Renaud, N. (1999). Autre temps, autre humeur : un vieux collaborateur revient sur un texte de jeunesse. *Liaison*, (100), 37–38.



Autre temps, autre humeur

Un vieux collaborateur revient sur un texte de jeunesse

Normand Renaud

En 1983, ma jeunesse était à peu près achevée, mais je m'en souvenais encore. Dans ce temps-là, j'ai accouché d'un drôle de petit texte que *Liaison* a publié¹. Ça me semblait un court essai à califourchon sur l'observation impersonnelle et le témoignage subjectif. J'y tentais de me colleter avec ce problème insignifiant qui pourtant me préoccupait: Comment donc peut-on être Franco-Ontarien?

Si je vous en parle aujourd'hui, c'est que des gens de *Liaison* sont tombés là-dessus, toutes ces années plus tard, et m'ont dit aimer ça. Notez ce que je viens de dire; ça revient à la fin. À part ça, ils m'ont demandé de vous dire mon humeur d'aujourd'hui, en comparaison d'alors.

En gros, ma petite réflexion d'alors pétrissait la résignation avec une pincée de sarcasme, pour que ça lève. Voilà pour le ton. Pour le fond, je m'affichais en ancien jeune, soudain rendu juste assez vieux pour voir l'étroitesse des horizons de l'univers franco-ontarien. J'avais eu le temps de chercher ses valeurs et ses plaisirs. J'avais trouvé un fromage à si gros trous que ça me semblait plutôt comme un gros trou à fromage.

Bref, l'Ontario français d'alors me semblait vide. Peu de musique contemporaine, une télévision française à faibles moyens, peu de groupes politiques, écologistes, féministes, communautaires, agissant en société ou sur elle. En somme, j'avais l'impression qu'on revendiquait le droit de parler français, sans avoir de quoi parler.

Quinze ans plus tard, je ne crois pas que je disais faux. Si le monde franco-ontarien me paraît moins étriqué aujourd'hui, c'est qu'il l'est. Il aurait fallu qu'existe alors à Sudbury toutes ces choses qu'on a aujourd'hui. Comme le collège Boréal. Comme un Centre de santé communautaire français à Sudbury. Comme CBON, la radio de Radio-Canada dans le Nord de l'Ontario. Comme TFO. Comme une université française (attention: délire!). Si j'avais connu tout ça, je n'aurais pas pu écrire ce que j'ai écrit alors.

Mais j'aurais quand même pu avoir à l'époque cette autre impression que j'ai maintenant. La marginalité en Ontario français, ce n'est pas comme la mar-

ginalité aux États. Prenez un minuscule public d'un millième d'un pour cent parmi deux cent millions d'Américains. C'est deux mille personnes, un micro-marché viable pour une plaquette de poésie. Prenez un public du même ordre parmi les deux cent mille franco-ontariens vraiment francophones et vous avez deux personnes: le poète et son lecteur d'épreuves. De là s'ensuit le caractère solitaire, pour ne pas dire dérisoire, de la poésie et de presque tout le reste en Ontario français.

En Ontario français, le flot de causes, de services, d'œuvres, de projets, est sans écho. Ma petite société est peuplée d'animateurs, de promoteurs, de gestionnaires et de visionnaires à qui personne ne réplique, ni même ceux-là entre eux.

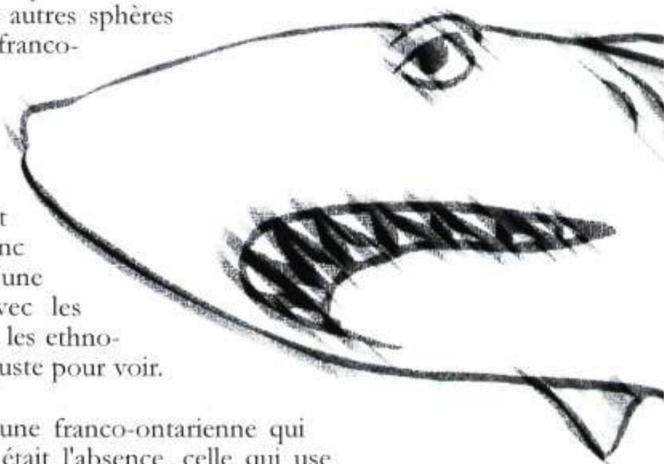
À part ce curieux moment de Montfort que j'aurais bien aimé voir de mes yeux, aucune institution ni œuvre de l'esprit de l'Ontario français n'a eu le soutien d'une vraie vague d'intérêt populaire. Même pas ces artistes de la renaissance sudburoise et qui ont tout misé, à leur époque, sur le populisme et l'engagement. Les artistes œuvrent dans un vide qui donne un son creux à leur œuvre. Sans résonance, ils sont sans importance. Leur état est à l'image de toutes les autres sphères de la communauté franco-ontarienne.

Mais ce désintérêt, ils le rendent bien, comme tout le monde en ce petit monde. Essayez donc d'accorder autour d'une table les artistes avec les féministes, les aînés, les ethnoculturels et l'ACFO, juste pour voir.

En somme, si la lacune franco-ontarienne qui agaçait ma jeunesse était l'absence, celle qui use mon âge mûr est le manque de présence. Ce n'est pas la même chose. L'un était silence. L'autre est radotage.

Vous savez ce dont je parle. Vous l'avez senti. On a beau faire, beau dire, se démener, donner le meilleur de soi, ça tombe à plat. Rien ne prend son erre d'aller. Seules sont vigoureuses la langue de

La pensée
DÉLIQUANTE



bois bureaucratique et les structures qu'elle soutient. Toutes deux s'étendent dans la mesure exacte que les subventions ont payée, sans une syllabe ni une brique de plus.

Pourtant, seulement quelques milliers de voix unies et d'esprits accordés suffiraient à générer de vraies valeurs sociales. Parfois je m'amuse à imaginer une sorte de société amicale franco-ontarienne, d'académie populaire ou de club de consommateurs culturels concertés. Ça réunirait (après combien d'années efforts?) disons mille membres engagés à se suivre et à se parler. Le simple fait de les voir s'arrêter en bloc sur un livre, une chose, une cause, lui conférerait du coup une présence sociale authentique. Mais trouverais-je mille Franco-Ontariens capables de cette attention généreuse pour eux-mêmes, entre eux?

Combien souvent avez-vous pu sentir que vos écrits, vos engagements, vos accomplissements ont eu une résonance sincère chez quelqu'un autre? Quand ça arrive, le mérite revient non pas à la chose qui en fait l'objet, mais à la personne qui en fait un sujet. C'est une attitude rare.

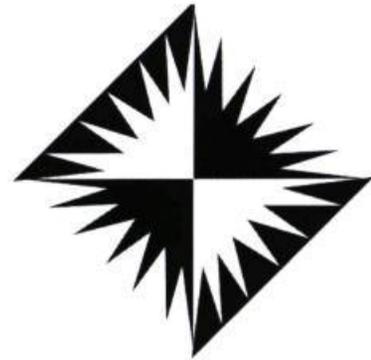
Voilà donc, selon mon humeur actuelle, ce qui manque le plus aux Franco-Ontariens : l'envie de se nourrir la cervelle, l'esprit, le cœur à même son attention à son milieu et à ses concitoyens. Bref, l'envie d'avoir une vie intellectuelle.

Pourtant, quand ça arrive, les choses évoluent et les idées grandissent. Pourquoi ai-je pris le temps d'écrire ceci, pour peu que ça vaille? Parce qu'on m'a dit qu'on a aimé un petit texte obscur et sans importance que j'ai écrit il y a quinze ans.

Moi le premier, je n'ai pas très activement apprécié ce qui m'entoure. À ma défense, j'explique que c'est par savoir-vivre. C'est par respect du code tacite de mon milieu ou d'une loi de sa survivance.

Car au fond, je le sais et je le comprends, et parfois même je l'admire : un Franco-Ontarien n'espère pas être apprécié.

Normand Renaud a été d'abord lecteur, puis abonné et enfin membre du comité de rédaction de la revue Liaison. Il est maintenant reporter communautaire et commentateur à CBON, dans le Nord de l'Ontario.



**FÉDÉRATION CULTURELLE
CANADIENNE-FRANÇAISE**

**La Fédération culturelle
canadienne-française est
heureuse de souligner le
centième numéro de la revue
Liaison.**

**Outil de communication aussi
précieux qu'unique, *Liaison*
est devenu un joueur
incontournable dans les arts
et la culture en Ontario français
et au pays.**

**La Fédération culturelle
canadienne-française profite
de l'occasion pour saluer le talent
des artistes qui œuvrent
quotidiennement à la création
et à la réinvention de ce que
nous sommes.**